

ETUDES KOTOKOLI

J.-C.BARBIER, sociologue ORSTOM

G A D A O O U L E R E T O U R A L ' A U T H E N T I C I T E

- " Par dessus tout, se lève aujourd'hui un Togolais nouveau, libéré de toute inhibition. Le Togolais d'aujourd'hui ne sera plus jamais un homme aliéné qui copie tout à l'extérieur, au lieu de puiser dans sa culture et sa civilisation, la sève vivifiante de son épanouissement et de son rayonnement. Le Togolais d'aujourd'hui ne sera plus jamais celui qui attend tout des autres, dans une attitude passive et résignée, mais un homme fier et digne, un homme responsable profondément imbu de son authenticité."
- " Nous voulons recourir à notre authenticité pour retrouver notre âme et ce recours n'a d'autre limite que le but à atteindre: donner à notre pays sa propre culture et le rendre ainsi capable de participer à la civilisation de l'universel."

Général Gnassingbé Eyadéma

Lorsqu'en 1974, le Général Gnassingbé Eyadéma, président de la République togolaise, prôna le retour à l'authenticité, invitant chaque ethnie à se réunir autour d'une fête traditionnelle, les Kotokoli de la région de Sokodé ne choisirent pas la fête de Gadao, mais celle d'Adossa, la fête des couteaux.

Le jour d'Adossa, toute la ville de Sokodé est en branle. Le spectacle, qui se prépare dans la joie et la ferveur de tous, est en effet, en lui-même, suffisamment motivant. Pour les danseurs d'Adossa, il s'agit rien de moins que de se passer la lame d'un couteau sur la poitrine en appuyant fortement, selon un rythme musical des plus soutenus. Va-et-vient incessant des lames sur le torsos nus/des mâles pourraient jaillir à tout moment des flots de sang, prêts qu'ils sont à s'ouvrir pour un sacrifice oblatif adressé aux spectateurs. Plus exhibitionnistes que d'autres, certains danseurs en rajoutent. Qui se fourre dans la bouche des morceaux de verre d'une bouteille qu'il vient de briser, qui pointe sa dague dans le coin de l'oeil, qui s'enfonce de longues pointes dans les narines, etc. Plus qu'ému d'une telle mise en scène, le spectateur y met fin en lâchant quelques pièces de monnaie. Le groupe de danseurs repart alors aussitôt assaillir d'autres spectateurs avec l'insistance d'un essaim d'abeilles.

Les accoutrements les plus inhabituels sont admis ce jour-là, à commencer par l'inversion sexuelle des parures et vêtements. Les jeunes hommes endossent des combinaisons de femme, s'affublent de jupes, se font tresser les cheveux, etc. Les jeunes filles s'affirment virilement avec des pantalons et brandissent des armes blanches, etc.

En début d'après-midi, après que les cavaliers du quartier de Didaouré, aux montures superbement harnachées, aient caracolé dans le centre de la ville, les danseurs d'Adossa se sont mis en marche vers la mosquée du Vendredi pour être bénis par l'Iman, après une prière où la protection d'Allah a été implorée, le jeu étant dangereux. Chaque groupe de danseurs arrive sur la

place de la mosquée en escortant le guérisseur traditionnel, l'homme aux médicaments, fadên ndo, qui les a préparés durant plusieurs jours en les aspergeant d'une décoction d'herbes et en frottant leur torse de ces mêmes herbes comme on étrille un cheval. Ainsi "blindés", les danseurs ne risquent plus rien. ^{Il est vrai que} seuls quelques rares accidents sont à déplorer en fin de journée. Lorsqu'un danseur, emporté par le rythme, s'excite de trop, ses camarades freinent ses accès de masochisme, le retiennent au bord de la transe.

Les gens dansent avec d'autant plus d'ardeur que nous sommes au lendemain de Molohoundou, ^{jour} anniversaire de la naissance de Mahomet, la Noël islamique. De tous les quartiers de la ville, des groupes de danseurs convergent vers la mosquée principale, guidés chacun par un guérisseur traditionnel. L'Islam réalise ici une formidable récupération des forces traditionnelles dans un milieu récemment converti qui lui fut longtemps hostile. Ces guérisseurs que les Allemands déportaient naguère à Chra et à Kolonaboua, en zone de colonisation agricole, sous prétexte qu'ils s'opposaient au pouvoir royal alors situé à Paratao, les voici qu'ils ont maintenant droit de cité et qu'ils oeuvrent publiquement dans la foi musulmane. La société kotokoli, longtemps restée en état de crise interne de par l'opposition radicale de la vieille organisation clanique à la nouvelle politique centralis^{trice} et pro-islamique des rois de Paratao, alors détenteurs de la chefferie de Tchaoudjo, retrouve l'unanimité qu'elle avait perdue, en adoptant un Islam populaire, libéral vis à vis des pratiques ancestrales.

Tout Sokodé danse ce jour-là. A la suite des adultes, de jeunes enfants de 7 à 10 ans s'exercent eux-aussi, avec la plus profonde conviction. L'assistance est nombreuse et la ville s'enrichit durant la fête de nombreux visiteurs, ressortissants kotokoli et touristes.

Cependant, Adossa n'est pas restée longtemps la fête de l'authenticité kotokoli. Elle est, en effet, d'origine haoussa et ce sont des immigrés soudanais, fondateurs du quartier Didacuré, qui l'ont introduite. Ces immigrés, que les Kotokoli "autochtones" désignent toujours comme étrangers par le terme éqoma, sont venus au XIXème siècle, introduisant avec eux l'Islam, la pratique du commerce sous forme de caravanes et des techniques artisanales. Ouro Djobo Sêmo dit Boukari, qui règne dans les années 80 du siè-

cle dernier, les installa comme sujets à Didaouré, à 7 km. à vol d'oiseau à l'est de Paratao, leur accorda l'accès à la terre et le droit d'avoir un chef de village musulman avec le titre de mal'ouro (1). Ces immigrants sont donc aujourd'hui des Kotokoli à part entière, mais la vieille société kotokoli qui s'opposa énergiquement à la politique d'islamisation des rois de Paratao (Ouro Djobo Sêmo et ses successeurs), maintient en vigueur la distinction Tém - Egoma, les Tém étant les populations constituantes des chefferies, à l'exclusion des immigrants arrivés ultérieurement .

A l'origine, seuls les gens de Didaouré pratiquaient la danse d'Adossa. On peut se demander alors pourquoi elle fut choisie lors du lancement du programme gouvernemental promouvant les cultures traditionnelles. La présence, au sein des instances politiques les plus hautes, d'un ministre kotokoli, ressortissant du quartier Didaouré n'est certes pas étrangère à ce choix. Mais il faut également prendre en considération certains caractères propres à cette fête, qui en ont facilité l'extension à l'ensemble kotokoli. Fête ludique, ne comportant aucun rituel traditionnel^{nel}, elle permet un retour à l'authenticité sans le risque de cautionner la vieille société clanique, conservatrice par définition. Située au lendemain de Molohoundou, bénie par les autorités religieuses de l'Islam, elle fait l'unanimité dans un milieu converti massivement à cette religion. D'origine extérieure, elle échappe^{en partie} aux particularismes locaux des chefferies tém, pouvant ainsi prétendre à un certain degré de généralisation ethnique. Pratiquée exclusivement à Sokodé, elle renforce la vocation de cette ville à être capitale du pays kotokoli. Enfin, son aspect spectaculaire attire de nombreux visiteurs.

Les Kotokoli "autochtones" réagirent à ce qu'ils considéraient comme une dépossession culturelle et proposèrent la fête de Gadao qui, à son tour, jouit du rang de fête officielle de l'authenticité pour tous les Kotokoli, de Sokodé et d'ailleurs.

(1) Contraction de malwa = musulman, donc : chef musulman.

Mais qui est Gadao ?

Gadao est l'ancêtre fondateur du village de Tabalo, lequel est situé à mi-chemin entre Sokodé et Bassar (à 27 km de Sokodé à vol d'oiseau) dans cette chaîne montagneuse de l'Atakora qui s'étire, dans toute la région centrale du Togo, selon une direction S.W. - N.E. De ce village se détacha la souche mola qui allait édifier la grande chefferie de Tchoudjo après la création de sept villages : Kpâgalam, Tchavadé, Koma, Daabara (1), Paratao, Brini et Yéliva; puis d'autres chefferies tém: Adjéidé, Agoulou, Fazao; enfin, du petit village d'Amaoudé (à 17,4 km. à vol d'oiseau du centre de Sokodé, au nord) dont le fondateur est venu directement de Tabalo. D'autres Mola sont à l'origine des chefferies plus septentrionales de Dawdê et de Keg Bafilo, sans qu'on sache - dans l'état actuel du recueil des traditions orales - s'il faut les rattacher ou non au village de Tabalo. On peut penser, en effet, que le clan mola, d'origine gourma, a pu investir plusieurs villages de montagne et non exclusivement Tabalo. Dans cette hypothèse, Gadao ne serait l'ancêtre que d'une fraction, certes la plus importante, du clan mola. La fête de Gadao, tant à Sokodé qu'à Tabalo, s'effectue sans la présence des chefs ou représentants de Dawdê et de Keg Bafilo, ce qui semble confirmer l'hypothèse avancée (2).

Notre ancêtre avait sans doute une progéniture particulièrement turbulente puisque l'un de ses fils s'aventura à copuler avec une de ses épouses, ce qui est un cas manifeste d'inceste. Le vieux Gadao se fâcha et résolut de disparaître sans laisser de trace, refusant par là de transmettre à ses héritiers son pouvoir d'aîné clanique et de chef politique (Ouro de Tabalo). L'offense était en effet suffisamment grave pour que le vieux en arrive à cette extrémité. Ainsi qu'il en avait décidé, Gadao s'enfonça en terre, à la verticale, sans crier gare. Fort heureusement pour ses descendants, une épouse présente eut juste le temps de saisir son bonnet traditionnel, une chéchia de couleur rouge qui se transmet dorénavant de chef à chef dans les unités politiques kotokoli.

(1) Katambara selon l'orthographe utilisée par l'Administration.

(2) Le village de Koumondê de la préfecture d'Assoli, dont le chef-lieu est Bafilo, participe cependant aux festivités avec la danse Sô.

Gadao est toujours considéré comme un vieillard irascible. Un jour, une jeune fille eut la curiosité de l'appeler directement sur les lieux de sa disparition. L'ancêtre répondit, mais lorsque les habitants de Tabalo arrivèrent en cortège pour célébrer la fête annuelle qu'ils organisent en son honneur, il refusa de se dérouter à nouveau et ne répondit point à leur sacrifice ! Depuis, les gens de Tabalo doivent faire appel à un médium (téé) pour le contacter... De même, une grande crainte retient les ressortissants du clan mola à distance du lieu sacré, là où l'ancêtre disparut. Ils requièrent les services des Nawô de Tabalo et d'Azanadê et des Koli de Tabalo et d'Amaoudê (1) pour officier en leur nom. A l'écart, ils ne participent pas au repas sacrificiel, se contentant de manger la nourriture préparée au village qu'ils ont apportée.

Une distance semblable est maintenue entre les Mola de Tabalo, descendants directs de l'ancêtre clanique, et ceux de Tchaoudjo. Lors des cérémonies d'intronisation, le nouveau roi de Tchaoudjo se rend au lieu où l'ancêtre disparut au nez et à la barbe de ses compatriotes. On le lave avec l'eau de Gadao, jaillie d'une source à proximité du lieu sacré. Le souverain doit ensuite partir, sans plus se retourner. S'il devait néanmoins revenir à Tabalo, il ne conviendrait pas qu'il s'adresse face à face au chef du village, celui-ci étant plus proche de l'ancêtre, en dépit d'un rang politique beaucoup plus modeste. Les deux protagonistes se tournent mutuellement le dos, le roi regardant vers l'est où se trouve sa chefferie, le chef du village tourné vers l'ouest, vers Tabalo.

Attaqués par des cavaliers armés, sémassi, sans doute des guerriers dagomba venus combattre la chefferie voisine de Bassar, les gens de Tabalo quittèrent les lieux où Gadao disparut et s'installèrent plus au nord-est, à Tabalo I, village dédoublé ensuite vers 1957, une fraction ^{avant} préférée se mettre au bord de la route. Pour retrouver l'ancien emplacement du village, il faut prendre la direction S.-W. à partir du village de Tabalo II, sis au bord de la route Sokodé-Bassar, gravir les hauteurs du Malfakassa et marcher durant une demi-journée.

(1) Les Nawô d'Azanadê sont maintenant situés sur la route de Sokodé à la Kara, au village de Koumoniadê. Les Koli d'Amaoudê sont originaires du village Tambo, en contre-bas de Tabalo I.

Pour les gens de Tabalo, le sacrifice annuel qu'ils adressent à Gadao est la fête la plus importante. Ils recherchent à cet effet un mouton à la robe plutôt blanche, mais dont les testicules, signes de vie, doivent être parfaitement blanches.

Tchaoudjo célèbre Gadao avec plus de modestie pour respecter la hiérarchie clanique: un poulet blanc pour le sacrifice et du mil pour préparer les libations de bière sont apportés à Tabalo par un représentant du chef de Tchaoudjo.

A l'aube du mercredi 23 mars 1983, une importante délégation arriva en voiture au village de Tabalo II. Elle était composée du régent de Tchaoudjo (1), du chef adjoint, Ouro Agrinia, actuellement le chef de Daabara (2), et de l'intronisateur du roi, le chef de Tchalo du clan Daro. Ce dernier, au service des rois de Tchaoudjo pour toutes les actions rituelles, telle une femme sert son mari, versa de l'eau à l'endroit où devait se faire le sacrifice. Le poulet blanc fut égorgé, vidé de son sang, puis soigneusement plumé, au lieu indiqué. Durant tout ce temps, les Mola (le régent, Ouro Agrinia le chef adjoint et leur suite) se tinrent à l'écart dans une case vestibule. La bière de mil fut ensuite présentée à la délégation qui reprit bientôt la route de Sokodé.

Au niveau du village de Sagbadaï, la délégation fit halte pour se reposer à l'ombre d'un bosquet abritant un marché. Là, l'ancêtre de Tchaoudjo s'était également arrêté dans sa migration vers la plaine. Sagbadaï se situe d'ailleurs sur le territoire de

Kpâgalam, non loin de la montagne Wékpwéou où réside le principal génie protecteur de cette chefferie (3). Un iman de Kpâgalam rejoignit la délégation et lut quelques versets du Coran en guise de prière du matin.

La délégation était attendue à Sokodé où un cortège s'était formé au niveau de la mairie. Un cheval sans cavalier, tenu à la bride par un jeune homme, avançait au sein d'un cortège bruyant, escorté de cavaliers aux montures superbement harnachées. Lui-même était équipé des plus beaux cuirs que l'artisanat d'art de la région puisse produire. C'était le cheval du roi qui, en l'absence de son propriétaire, avançait seul vers le palais, un parasol tournoyant au dessus de lui: de son vivant, le roi le montait en compagnie d'une jeu-

(1) Le roi Ayéva Issifou, décédé le 30 juin 1980, n'a pas encore été remplacé.

(2) Après son intronisation, le nouveau souverain choisit un chef adjoint, parmi les six autres villages de Tchaoudjo, qui prend alors

notes, suite page précédente :

- (2)...le titre de Ouro Agrinia.
 - (3) Montagne Sialo de la carte I.G.N. .Sialo est probablement la déformation du lieu-dit Echalo, lieu sacré où les sacrifices et libations adressés au génie Wékpwéou sont effectués.
-

ne fille chargée de l'éventer.

A l'entrée de Koma, on égorga un mouton en sacrifice pour les ancêtres de la chefferie. Authenticité oblige, les personnalités administratives et politiques assistaient à cette brève cérémonie

Arrivé au palais, le cortège, gonflé d'une cohorte d'enfants brandissant des bâtons et des tiges de mil, rebroussa chemin et prit la direction du stade où devaient se dérouler les festivités, après que la gardienne de l'âme du roi ait signifié au jeune homme qu'il pouvait enfourcher le cheval du roi.

Gadao est donc le nom d'un ancêtre qui, bien que de caractère difficile, n'en reste pas moins protecteur de ses descendants. Cette protection s'étend à tous les aspects de la vie, y compris, bien sûr, à l'agriculture. Le programme de la fête Gadao 1983 mentionnait en sous-titre "fête des moissons", offrant ainsi aux responsables administratifs et politiques l'amorce d'un discours unissant la culture traditionnelle et l'effort nécessaire au développement économique. En fait, les esprits protecteurs, qu'ils soient ancêtre clanique comme Gadao, ancêtre fondateur d'une nouvelle unité politique comme Ouro Dam, ou génie local comme Wékpwéou, sont "visités" une fois par an, à la veille de la saison des pluies, afin qu'ils interviennent pour assurer une bonne pluviométrie et que germent les semences. Nous ne proposons pas cependant de maintenir une terminologie agraire, puisque ces esprits protecteurs garantissent une protection tous azimuts aux populations qui les consultent. Figure patriarcale des temps anciens, Gadao demeure toujours présent pour le bien être de son peuple.

Cette note n'a nullement l'ambition de proposer un bilan de la politique d'authenticité menée depuis plus d'une décennie par les instances politiques et administratives du Togo. Elle peut, néanmoins, être considérée comme un flash qui, à l'occasion de la Fête de Gadao 1983, jette un éclairage sur l'une des réalisations concrètes de cette politique et sur la façon dont elle est vécue par les principaux intéressés.

Nous avons vu combien il n'avait pas été aisé, pour les Kotokoli, de se mettre d'accord sur le choix d'une fête traditionnelle. Le choix effectué reste d'ailleurs loin de l'idéal d'union ethnique. Les chefferies de Dawdê et de Keg Bafilo sont restées à l'écart de la fête de Gadao; leur localisation dans une autre préfecture que celle de Sokodé depuis 1960, puis dans une autre région économique depuis 1981, ne facilite évidemment pas la réalisation de manifestations communes. Au sein même de la préfecture de Tchaoudjo, plusieurs chefferies n'ont pas été fondées par des Mola: la référence à Gadao demeure, pour elles, indirecte, transitant par le pouvoir royal. La chefferie de Kéméni, fondée par des éléments nintché, participa néanmoins activement à la fête en y envoyant ses meilleurs flûtistes;

La collaboration instaurée, dans le cadre de la politique d'authenticité, entre responsables politico-administratifs et autorités coutumières, comporte des avantages réciproques pour les deux protagonistes. Les cavaliers kotokoli étaient au rendez-vous, le mercredi 23 mars dans l'après-midi, pour le meeting de soutien à la politique gouvernementale et au Général Gnassingbé Eyadéma, organisé sur le terre-plein de la Préfecture. Ils drainaient avec eux des cortèges de foules denses, chaque groupe correspondant à une délégation envoyée par un quartier de la ville. Par leur fantasia éperdue, ils apportèrent également le point d'orgue nécessaire à toute fête se déroulant à Sokodé. Inversement, le préfet de Tchaoudjo assista au sacrifice du mouton, à l'entrée du quartier-chefferie de Koma; la municipalité prêta le stade pour le bon déroulement des festivités; le ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Culture gratifia le public de sa présence et d'un discours; et le Parti politique offrit un vin d'honneur en sa permanence.

Comme toute politique, celle de l'authenticité n'est pas exempte d'imperfections, sinon de contradictions. Tchaoudjo peut organiser avec éclat la fête de Gadao, Tabalo, situé en bordure de la réserve forestière du Malfakassa, est, quant à lui, gêné pour se rendre sur les lieux où l'ancêtre disparut, une autorisation spéciale des Eaux et Forêts étant requise au préalable.

Remarquons, enfin, qu'une politique, en plus des activités publiques qu'elle suscite, est parfois efficiente par l'ambiance qu'elle contribue à créer et par ses effets secondaires. J'eus l'occasion d'assister, au village d'Amaoudé, à une séance de danse traditionnelle organisée par l'instituteur de l'école dans le cadre de la semaine culturelle. Les enfants s'entraînaient aux danses de leurs aînés, quelque peu intimidés d'être, ce jour-là, le centre de l'attention du village, sans doute étonnés eux-mêmes que le programme scolaire mette en honneur ce qu'ils font d'habitude lors des fêtes villageoises, assurément fiers d'évoluer devant le chef et ses notables. Saluant mon arrivée, deux jeunes garçons brandirent les deux fusils de traite que détient le village et dansèrent la parade des chasseurs, suivis de deux jeunes filles qui les encourageaient à la mode traditionnelle. Lorsque j'interviewai le chef et les anciens du village sur leur histoire et que je m'enquis de la religion pratiquée par le chef et ses prédécesseurs, il me répondit que lui n'était pas musulman et qu'il "faisait l'authenticité" ... !

J.C. BARBIER
sociologue de l'ORSTOM
Lomé, 1983

(1) village kotokoli à 17 km à vol d'oiseau, au nord de Sokodé, fondé par des éléments mola originaires de Tabalo.

LA MORT DU CHEVAL DU ROI
OU LA VIOLENCE PREVENTIVE

Ouro Issifou Ayéva, roi des Kotokoli, s'éteignit le 30 juin 1980 en sa résidence de Koma, à Sokodé, après avoir régné trente ans, depuis 1949. Si l'administration coloniale a voulu désacraliser sa fonction en le nommant "chef supérieur des Kotokoli", il n'en a pas moins été salué par sa population du titre prestigieux d'Ouro-Esso, "Chef-Dieu", à connotation manifestement religieuse. Les autres grands chefs du pays kotokoli sont, quant à eux, ouro koubônou, ainsi ceux de Dawdê, Keg Bafilo(1), Soudou, Alédjo-Koura, Koumondê, Alédjo-Kadara, Kémini, Adjéidê, Agoulou, Fazao, Boulohou et Djérékpanga. Ils ont tous droit au port d'un oeuf d'autruche sur la façade de leur case-vestibule (2). Au niveau d'un simple village, le chef est ouro koumou, c'est à dire "petit chef". Quelques villages fondés par des étrangers (éqoma) d'origine soudanaise et de religion musulmane ont obtenu du pouvoir royal, au XIXème siècle, le droit d'avoir un chef doté du titre de mal'ouro, mal' étant ici le diminutif de malwa, musulman. Ce fut notamment le cas du village haoussa de Didaouré, aujourd'hui au centre de la ville de Sokodé.

Le profond respect dont on entoure la personne royale confirme le titre avec lequel on le salue. On se déchausse par exemple pour rendre visite au ^{roi} (mais aussi devant un ouro koubônou).

Il siège sur un trône magnifiquement sculpté, appelé sa, dans le pur style des royaumes ashanti et yoruba. Le siège sur lequel l'Administrateur J.-C. Froelich trouva le roi Anyôró assis dans sa résidence à Paratao, dans les années 46-47, était d'origine nago du Dahomey et avait été sculpté au milieu du siècle der-

(1) Le chef de Keg Bafilo est salué par le titre de Ladjo.

(2) Dougouré. A la suite d'une guerre contre Tchaoudjo dans les années 1850, sous le règne du roi Akoriko (4ème roi kotokoli), Agoulou se vit retirer son oeuf d'autruche.

nier (1). Ce trône était l'objet d'un grand soin car il fut promptement expédié en lieu sûr, au village de Tabalo, lors du conflit qui opposa les villages de Brini et de Paratao, vers 1880. Il était naguère entouré de serviteurs dont l'appellation souligne leur attachement à ce symbole de la royauté puisqu'ils en sont les gardiens, sa-ndo (siège - gardien)(2).

Il est par ailleurs significatif que les souverains de Tchaoudjo, bien que musulmans depuis plus d'un siècle et prônant l'islamisation de leur peuple, n'aient cependant pas emprunté le titre de sultan, dont la connotation est plus politique que religieuse - comme le fit, au Cameroun, Njoya roi des Pa-Môm (3) - préférant maintenir le titre traditionnel.

C'est cependant lors de l'intronisation d'un nouveau roi, de son enterrement et de ses funérailles, que peut le mieux se révéler une éventuelle dimension sacrée de sa personne (4).

Le nouveau souverain, désigné par arbitrage des ressortissants du clan Daro, qui habitent le village de Tchalo, est légitimé par un sacre se déroulant sur les lieux où disparut Gadao, l'ancêtre de la souche mola dont sont issus les fondateurs de la chefferie de Tchaoudjo. Il s'agit là d'un retour à l'ordre clanique: le roi est nécessairement un Mola et il doit recevoir la bénédiction de son ancêtre. Il se rend pour cela à Tabalo, à mi-chemin entre Sokodé et Bassar, puis il gravit la montagne en direction du sud pour retrouver l'ancien emplacement du village. Là, le chef du village de Tabalo, ayant le titre de ouro (5), le oint de l'eau d'une source qui coule à proximité du lieu où Gadao s'enfonça en terre. L'élu doit ensuite partir sans plus se retourner.

L'investiture a lieu dans sa propre résidence qui devient, seulement le temps de son règne, le palais royal, chaque nouveau roi devant être choisi dans un autre village que celui de son prédécesseur. A son retour de Tabalo, il reçoit les insignes royaux: le siège (sa), les tambours gémellaires (sô) qui permettent d'appeler les ancêtres, le sabre, l'anneau, une canne rehaussée d'or, des olifans, enfin le célèbre parasol diffusé dans toutes les royautés des côtes du golfe du Bénin (6).

cf. page suivante

notes de la page précédente :

- (1) FROELICH J.-C., ALEXANDRE P., 1960, pp.223-224.
 - (2) id.
 - (3) NJOYA, 1972.
 - (4) Sans que nous ayions forcément à faire à une royauté sacrée proprement dite. Les informations dont nous disposons jusqu'à présent sur le système politique traditionnel des Kotokoli, ne permettent pas d'établir une relation entre la santé physique du souverain, la prospérité de la terre sur laquelle il règne et le bien-être de sa population.
 - (5) de la catégorie des ouro koumou, "petits chefs".
 - (6) FROELICH J.-C., ALEXANDRE P., 1960, pp.223-224.
-

A sa mort, le souverain est enterré selon des critères lignagers. Issifou Ayéva fut ainsi inhumé à Tchavadé, village situé à 8 km au nord-est de Sokodé, Koma où il résidait ayant été fondé par des originaires de ce village. Koma se considère par conséquent comme cadet par rapport à Tchavadé, tous deux étant du clan mola, de la souche engendrée par l'ancêtre Gadao. Le village de Tchavadé dispose d'un cimetière royal où sont enterrés les chefs des deux villages (de la catégorie des ouro koumou) et les rois qui en sont issus: Ouro Bangana (2ème roi) originaire de Tchavadé et , depuis peu, Ouro Issifou Ayéva (11ème roi) du village de Koma.

Selon J.C.Froelich, les cérémonies d'enterrement durent de 8 à 10 jours et, autrefois, le corps était accompagné des cadavres d'une douzaine de victimes, celles-ci étant censées servir le roi en sa demeure funéraire⁽¹⁾. Même son cheval préféré ira bientôt le rejoindre...

Le roi mort et enterré, son âme survit et cherche naturellement à s'exprimer. Elle va, pour cela, prendre possession du corps d'un homme ou d'une femme qui en sera le gardien ou la gardienne (kézég-na ndo)(2).

Une ultime opération reste à effectuer: l'âme du cheval du roi doit aller rejoindre son maître. Les dernières funérailles organisées en mémoire du défunt sont précisément consacrées à cet objectif.

(1) FROELICH J.-C., ALEXANDRE P., 1960, p.223.
(2) BARBIER J.-C., 1983, a.

Les funérailles du roi Issifou Ayéva commencèrent le vendredi soir 23 mars 1983 à 21 heures.

On frappa les tambours gémellaires appelés so, au moyen de petits marteaux de bois, afin d'appeler les ancêtres et d'invoquer leur bienveillance; coups drus et secs pénétrant la nuit tombée pour les convier avec insistance aux cérémonies qui allaient se dérouler.

Une vieille femme lança un chant de lamentation qui ouvrit le début des pleurs populaires en mémoire du disparu. On exécuta ensuite, face aux tambours gémellaires, les pas de la danse Dikpindi-Dama.

Un tertre de terre avait été édifié devant la résidence royale, à quelque dix mètres de l'angle nord-ouest de la façade. Un pieu terminé d'une fourche à trois branches y était enfoncé, silhouette insolite attendant on ne sait quel événement (1). Nous ne le sûmes pas le soir même car, peu avant minuit, la foule fut instamment priée de quitter les lieux et vigoureusement refoulée. Durant la nuit, parmi les groupes de passants attardés, la rumeur circulait qu'un couvre-feu avait été décrété par la chefferie de Koma. Les rues furent bientôt désertes, chacun étant rentré chez soi avec le sentiment que quelque chose d'important allait se dérouler le lendemain.

Le samedi 26 mars allait être effectivement une grande journée.

Nous nous levâmes très tôt pour assister, à l'aube, au sacrifice des chiens, fazi kpè. En fait, on leur substitua un mouton qui fut égorgé le long du montant droit (en entrant) de la porte principale, l'Islam n'autorisant pas le canicide (2).

Nous constatâmes que, sur cette place vidée quelques heures auparavant de toute présence humaine, la construction du tertre avait été achevée, prenant toute sa signification. Une poterie d'assez grande dimension, trônait entre les trois branches du pieu, une tête de mort exposée à ses côtés. Qu'y avait-il dans cette marmite pour que les passants décrivent prudemment un large arc de cercle afin de contourner le tertre ? Une vieille femme rôdait d'ailleurs comme une folle, avertissant les badauds du danger qu'ils encouraient en restant là.

cf. notes en page suivante .

notes page précédente :

- (1) Le pieu est taillé dans un arbre appelé Kédia, qui pousse habituellement dans les villages et non en brousse, et qui, en conséquence, est considéré comme un habitant de la localité où il a planté ses racines. Un autre arbre peut également être utilisé, il s'agit du garangoro, arbre parasite qu'on trouve en brousse, parasite à l'image des Mola qui s'appuyèrent sur des populations plus anciennes pour construire leurs chefferies.
- (2) Le sacrifice des chiens reste monnaie courante chez les populations kabyè des montagnes septentrionales (VERDIER R., 1982).

Vers les 10 heures, arriva le gardien du lieu, diquêlê ndo, reconnaissable au port d'un poignard de laiton jaune à l'avant-bras, accompagné de son adjoint. Les deux desservants gravirent le monticule et se penchèrent au-dessus de la marmite. Ils en vérifièrent le contenu et y ajoutèrent une pincée de poudre blanche. Des mouches s'agglutinaient au bord du récipient. Une odeur lourde se répandait tout autour, dans la chaleur du jour déjà installée... Ce breuvage appelé diquêlê allait, paraît-il, être bu par les guerriers de Tchalo, village intronisateur du souverain de Tchaoudjo.

Entre temps, le quartier de Koma avait été "nettoyé", remis soigneusement en ordre avant que ne commencent les grands rites des funérailles royales. Un cortège guerrier s'en était chargé très tôt dans la matinée, rapidement constitué selon une longue tradition des départs en guerre: les joueurs de tambour de l'avant, les guerriers brandissant des armes blanches, exhortés par des femmes qui les suivent, enfin une escorte d'enfants de tous âges et des deux sexes, mimant joyeusement les adultes avec des bâtons et des tiges de mil. Il fit le tour complet du quartier, s'arrêtant à chaque carrefour pour menacer les sorciers et autres fauteurs de troubles. Son activité la plus spectaculaire consista à mener la chasse aux animaux en état de divagation. L'animal sitôt aperçu, c'était une nuée de gamins qui se lançait à sa poursuite. Je vis cependant les guerriers prendre pitié d'une chèvre enceinte qu'un petit garçon en larmes tenait entre ses bras avec l'énergie du désespoir, croyant qu'on allait la lui ravir. Mais le cortège

ne pouvait décemment revenir bredouille. Une première victime, une pintade, fut rattrapée, assommée à coups de bâton, puis égorgée au milieu de la chaussée. Ce fut ensuite le tour de deux poulets qui n'avaient pas eu le temps de se sauver. Enfin, une chèvre qui vagabondait dans le bois sacré de la chefferie, compléta le tableau. Aussi fiers que des chasseurs, les guerriers rapportèrent leur butin à la résidence royale.

Chemin faisant, le cortège s'était arrêté devant le domicile de certaines personnes bien en vue afin de se moquer d'elles, de chanter publiquement leurs défauts, ce que les Kotokoli appellent faire "kivalo", c'est à dire proclamer des moqueries rituelles lors des funérailles d'un chef de famille important (1).

Ces moqueries rituelles n'épargnent personne. Elles sont adressées aux personnes marquantes de l'entourage familial du défunt, ce qui implique que celui-ci n'ait pas migré (2). Elles sont chantées en chœur par tout le cortège et reprises en refrain. Elles sont énoncées dans ^{la}bonne humeur générale et la personne visée ne saurait s'en offusquer. Les gens de Tchalo, devant la résidence d'Issifou Ayéva, rappelleront par exemple au régent la naissance d'une de ses filles aux cheveux roux, signe d'albinisme partiel qu'ils interpréteront malicieusement comme ^{le fruit d'}une liaison adultérine avec un partenaire de race blanche, menaçant en conséquence le régent de la colère d'Allah ! L'intéressée, jolie jeune fille rousse, alla spontanément danser devant la chorale. Il s'agit d'une part de valoriser la mémoire du défunt en abaissant son entourage: "quand Ouro Issifou n'est plus là, disparaissent aussi les hommes capables", "les fils du roi sont nombreux, mais incapables", "on ne trouve dans la famille royale que des princes peureux"; d'autre part d'administrer un sermon à ceux dont le comportement moral laisse à désirer: "F. est ventru, il aura affaire à Dieu !" (3), "I.K. ne s'acharne qu'après des veuves" (4), etc ...

-
- (1) ceux dont le nombre d'épouses et de descendants justifie la construction d'une case-vestibule à l'entrée de leur concession.
 - (2) On ne pratique pas kivalo lorsque le défunt n'a plus les siens autour de lui, ayant quitté son village d'origine.
 - (3) L'hydropisie est considérée dans de nombreuses sociétés africaines comme un signe de sorcellerie.
 - (4) cour assidue considérée comme déplacée.

Les gens de Koma, ayant terminé leur kivalo, furent peu après relayés par ceux de Tchavadé, leurs aînés. Ces derniers tournèrent par trois fois autour de la place, reprenant en chœur les moqueries que lançaient les animateurs de leur groupe ^{après} chaque arrêt devant l'orchestre. Vinrent ensuite les cadets des intronisateurs, les gens de Salimdê, puis, après un temps d'attente, les intronisateurs eux-mêmes.

On les entendit venir de loin, précédés de clameurs. On vit d'abord se pointer leurs cavaliers, puis un cortège dense et bruyant déboucha ^{soudainement} sur la place, devant la résidence royale, envahissant tout l'espace demeuré libre. Les spectateurs sentirent tout de suite le changement. Ce n'étaient plus les cortèges joyeux qui avaient déambulé auparavant, mais un groupe prêt à l'action guerrière qui faisait peur. Précédant les cavaliers, trois jeunes adolescents tenaient, chacun sur sa tête, un carquois abondamment garni de flèches dont on peut supposer qu'elles eussent été empoisonnées si nous avions été au siècle dernier. Les guerriers exhibaient leurs coupe-coupe, certains s'étaient noircis le visage pour le rendre encore plus farouche, d'autres portaient des vêtements inhabituels: haillons comme tenue de combat, abondamment garnis d'amulettes, habits de femme pour bien montrer que, ce jour-là, on est au dessus des us et coutumes, de la loi ; inversement, des femmes parmi eux portaient pantalon, chemise et bonnet phrygien, elles aussi mobilisées pour la tâche à accomplir.

Les corps étaient déjà en sueur, l'excitation déjà grande. L'un des guerriers qui faisait mine de bander son arc, fut promptement désarmé par ses coreligionnaires. Il défaillit sur place, quelques instants plus tard, l'estomac creusé par les excitants pris le matin pour le stimuler dans l'accomplissement de la besogne qui l'attendait. Il avala goulûment le morceau de pain que je lui tendis, après l'avoir pris d'un geste sauvage, sans un regard de remerciement, me manifestant par-là qu'il n'était déjà plus dans un état naturel.

Les gens de Tchalo, à l'exemple des groupes précédents, firent leur kivalo, ne ménageant pas, eux non plus, l'entourage familial du défunt: "on a constaté combien les princes sont désordonnés !" .Mais ils affirmèrent surtout leur puissance: "nous sommes des abeilles dont les piqûres n'épargnent personne !"; et traitèrent de la succession ouverte par des sentences "la succession au trône est très difficile, voyez ce qui s'est passé à Brini"(1), n'hésitant pas à prendre un ton volontairement provoquant: "la chefferie est accrochée en l'air, voyons l'homme courageux qui pourra la décrocher par lui-même !".

Est-ce encore simplement kivalo, ou bien la grande affirmation des gens de Tchalo est-elle déjà commencée ?

Le soleil était à son zénith. Le cortège des gens de Tchalo partit faire une démonstration de sa puissance dans le quartier de Koma. Quelques visiteurs se retirèrent pour aller se reposer, mais beaucoup de gens restèrent sur place. On nous conseilla de revenir promptement pour être présents aux événements de l'après-midi. La marmite contenant le breuvage diquêlé trônait toujours à la même place, haut perchée, le liquide continuant à macérer dans la chaleur du jour; la tête du mort à ses côtés comme un point d'interrogation tragique(2).

Lorsque nous revînmes en début d'après-midi, l'ambiance était tendue. Les gardes de la préfecture, renforcés de policiers, contenaient difficilement la foule, chacun voulant se placer pour mieux voir; surexcitation croissante dans l'attente des événements. Nous n'attendîmes pas longtemps.

A l'entrée de la résidence royale, une dizaine de personnes avaient formé une haie d'honneur. A l'extrémité du rang, une femme portait sur sa tête unealebasse soigneusement enveloppée d'un linge blanc, contenant de la nourriture cuite. Kongoulou jaillit soudain de la résidence, dansant joyeusement sur les

(1) Allusion à un conflit de succession interne à la chefferie de Brini ou bien référence à une guerre entre Brini et Paratao, à la fin du siècle dernier.

(2) Autrefois, chaque chefferie avait soin de conserver dans son trésor quelques têtes de valeureux guerriers ennemis coupées lors d'affrontements. Fidèle aux préceptes de l'Islam, la famille Ayéva n'a pas gardé ce genre de trophée et dut avoir recours au trésor de Tchalo.

épaules de porteurs. C'était le roi qui, une dernière fois, refaisait son apparition, satisfait de revoir son domicile et de saluer sa population. Sa dépouille était représentée par un mannequin entièrement recouvert d'un drap rouge, hormis la partie supposée du visage sur laquelle on avait posé un foulard blanc, le tout solidement ficelé à un brancard porté par quatre hommes. Un parasol en permanence au-dessus de sa tête révélait sa nature royale. Les personnes qui étaient en faction embpoitèrent immédiatement le pas et un cortège fort animé se constitua aussitôt. Kongoulou effectua à pas de charge le tour complet de sa résidence, souhaita la bienvenue aux autorités coutumières et administratives présentes, puis entreprit de faire le tour du quartier Koma. Trimbalé de gauche et de droite, flottant en l'air au-dessus de la foule déchaînée, toujours fidèlement accompagné de la femme portant la nourriture, il disparut de notre vue pendant dix bonnes minutes. Entre temps, le Régent Fousséni Ayéva, fils aîné du roi défunt, sortit de la résidence royale pour prendre place à la tribune officielle suivit peu après de la gardienne de l'âme du roi.

Kongoulou revint, annoncé de loin par le parasol tournoyant au-dessus de sa tête. Il dansa joyeusement un dernière fois, puis s'engouffra dans sa résidence, par où il était sorti.

Apparut ensuite un cheval entouré des guerriers de Tchalo, les sibabi, que nous avons déjà vu le matin. Une cohorte nombreuse et exhubérante suivait. Après avoir avalé une poignée de sable, l'un des guerriers monta le cheval et lui fit accomplir un premier tour de la résidence royale. Mais, le cheval, apeuré par cette meute d'hommes qui l'entouraient en gesticulant et en criant à qui mieux mieux, fit choir son cavalier et le bruyant cortège dut effectuer deux autres tours en tirant l'animal par la bride.

Le cortège s'immobilisa, les participants s'écartèrent laissant au milieu d'eux le cheval et les guerriers de Tchalo tous munis de leur coupe-coupe. Ceux-ci attachèrent l'animal sans toutefois le ligoter. Ils vérifièrent la solidité de la longe avec laquelle ils l'avaient tiré et lui lièrent les deux pieds latéraux droite d'une même corde afin de lui interdire toute ruade. Puis, les guerriers, transformés en bourreaux, passèrent à l'acte brutal. Au signal: "Roi, voici ton cheval!", un premier coup de machette s'abattit sur la croupe de l'animal luisante de sueur et d'angoisse. Surpris de cette agression, le cheval s'épouisa dans une courte fuite de deux mètres, tendant désespérément les cordes qui le retenaient, mais, déjà, d'autres coups l'entaillaient profondément, ouvrant sa chair rose, tranchant ses muscles jusqu'aux os, coupant les tendons de ses pieds pour le forcer à se mettre à genoux. A terre, dans un suprême effort, il releva l'encolure comme pour voir ce qui se passait. Un informateur de Tchalo m'avait confié qu'à ce moment-là on voyait pleurer le cheval. Toujours sauvagement sabré, l'animal fut rejeté au sol. L'un des guerriers plongea alors promptement le bras dans la bête gisante encore parcourue de spasmes, ses coreligionnaires retenant un instant leur coupe-coupe. Il en retira une masse rouge et compacte, le coeur, qu'il tint entre ses dents. Triomphant, il esquissa quelques pas de danse guerrière, puis se précipita en haut du tertre pour recevoir, le premier, le breuvage diquêlé. Il le but goulûment au creux du crâne humain, la tête rejetée en arrière, jouissant de sa récompense.

Le cheval du roi fut dépecé comme à l'étal d'un boucher haoussa. Chaque guerrier prit sa part. Qui la mettait dans une besace qu'il avait eu soin d'amener, qui la portait sur l'épaule, qui la mettait entre ses dents. Il ne resta bientôt sur place que quelques morceaux sanguinolents, amassés à quelques pas du lieu du massacre où la terre sablonneuse avait déjà absorbé une partie du sang et des excréments de l'animal.

Nous étions tous abasourdis par tant de violence soudainement déchaînée, choqués de ce massacre, écoeurés de cette viande taillée dans la chair vive, étalée avec un plaisir sadique manifeste. Par contre, les guerriers de Tchalo se congratulaient mutuellement, saluaient leur exploit, exhibaient fièrement la viande qu'ils venaient de prendre, la mangeaient crue avec appétit. A tour de rôle, avec élan, ils se précipitaient en haut du tertre pour boire le breuvage qu'on avait spécialement préparé pour eux, puis, gavés, ils se vautraient au pied du monticule.

L'accès à la marmite fut rigoureusement contrôlé par le gardien et son acolyte. Certains étaient repoussés dans leur prétention, tous n'ayant pas droit au produit. En fin d'après-midi, le gardien posa pour les photographes et exhiba quelques échantillons de la faune qui baignaient dans sa marmite. Nous entrevîmes ainsi, recroquevillés par de nombreuses heures de macération, un caméléon, un lézard, un crapaud, un foie, etc...

La foule curieuse poussa les premiers rangs jusqu'au pied de l'édifice en terre. Elle s'y arrêta, personne ne désirant gravir le tertre, le breuvage diquêlê ayant la réputation d'un poison violent que seuls les hommes forts peuvent se hasarder à ingurgiter.

Les guerriers entreprirent une danse finale lorsque le soleil commença à décliner. Partis d'un emplacement distant du tertre d'une vingtaine de mètres, ils s'en rapprochèrent progressivement, n'en finissant pas de pavaner au milieu de la foule. Les derniers morceaux de viande servirent à une ultime exhibition de leur puissance. Ensuite, les gardiens du breuvage effectuèrent posément, à leur tour, les mêmes pas de danse qui signaient, sur le sol encore imbibé de sang, que leur mission était accomplie.

Le programme de la journée n'était pas épuisé, puisqu'il comportait, la nuit tombée, une "reprise des danses traditionnelles" et "une veillée entretenue par le grand griot tém de Koumondé, Azindji Louwa Mama". J'avoue ne pas avoir eu, ce soir-là, la conviction suffisante pour aller assister à ces activités culturelles. Que pouvait-il se passer, en effet, après l'abattage rituel d'un cheval auquel nous venions d'assister ? Avec une subjectivité certainement injuste, je ressentais le culturel comme dérisoire, comme non événementiel par rapport au rituel, hors des enjeux de l'histoire (bien qu'il puisse devenir en lui-même un enjeu lorsque la culture d'un groupe est menacée dans son expression), bref, assurément moins mobilisateur en dépit de la beauté esthétique de ses manifestations musicales et chorégraphiques.

Pour moi, il me restait, ce soir-là une grande interrogation : pourquoi l'abattage d'un cheval à l'occasion des ultimes funérailles d'un souverain kotokoli, pourquoi ce massacre de la part d'un peuple qui adore les chevaux et qui se précipite à chaque fête pour les voir caracoler, pourquoi cette violence dans une société dont j'admire par ailleurs le degré de raffinement ?

Le cheval qu'on vient d'abattre est le substitut du cheval que le roi préférerait. "Roi, voici ton cheval !". L'un de nos informateurs de Tchalo, nous expliqua par la suite, sans manifester la moindre émotion, que le roi défunt se réjouissait de voir sa monture se cabrer une dernière fois sous les coups meurtriers. Il faut, en effet, que le cheval meure pour que son âme aille rejoindre celle de son maître et la servir.

Il ne s'agit nullement d'un sacrifice offert au roi. Ce dernier n'est d'ailleurs pas considéré comme un ancêtre protecteur auquel on doit sacrifier. Le pouvoir politique/^{kotokoli} ne secrète pas un culte. L'enjeu, dans l'immédiat, est d'éloigner le roi défunt du théâtre des opérations afin que la succession puisse s'effec^{tuer} sans risque d'intervention intempestive de sa part. Pour cela, il faut qu'il parte content, sans regret. On lui remet tout ce dont il peut avoir besoin dans son état d'âme.

C'est là une première lecture des événements, une explication immédiate qui découle des croyances métaphysiques des Kotokoli.

A partir de là , on peut se poser la question de l'origine de telles croyances. Dans quel contexte ont-elles été élaborées ? comment ont-elles pris leur forme actuelle ?

On pourrait-être tenté de voir dans les événements que nous venons de relater, le jaillissement des forces les plus anciennes de la culture tém (1), un retour aux siècles antérieurs où la vie animale et humaine était sacrifiée sans qu'un substitut ne soit recherché. C'est par exemple un esclave bel et bien vivant qui était naguère enterré entre deux villages se liant par un pacte de sang, après qu'on lui ait rompu les membres (2). Nul hésitation aussi dans le massacre des esclaves destinés à servir leur maître royal, outre-tombe. Retour aux temps pré-islamiques, à cette civilisation des montagnards du nord-Togo que J.-C. Froelich qualifie de paléonégritique, bref, irruption d'un passé lointain, des temps barbares.

Cette hypothèse culturaliste se heurte d'emblée aux réalités historiques que nous connaissons.

L'abattage rituel d'un cheval se pratique dans toutes les grandes chefferies tém, celles qui ont à leur tête un ouro koubonou et que nous avons énumérées au début de cet article. Or, la constitution de ces unités politiques est relativement récente, remontant guère au-delà du XVII^e siècle. Ce n'est donc pas la vieille civilisation paléonégritique, celle de l'ordre clanique et des petites chefferies de village, qui peut s'exprimer ici. D'ailleurs les anciens Tém ne connaissaient pas les chevaux. Ceux-ci furent amenés plus tard en pays kotokoli par les commerçants haoussa qui arrivaient en caravanes marchandes des zones soudanaises pour aller jusqu'aux confins du royaume ashanti, à Salaga, et vice versa. Ce rite apparaît donc lié, d'une part à l'organisation de la grande chefferie de Tchaoudjo dont l'hégémonie a pu induire cette pratique dans les autres unités politiques (ce sont les guerriers du roi qui se déplacent pour y accomplir l'abattage rituel du cheval), d'autre part à l'introduction de chevaux en nombre suffisant grâce^{au} commerce avec les Haoussa.

(1) Les Tém sont des Kotokoli de souche ancienne par opposition aux Egoma qui sont descendants des immigrants d'origine soudanaise et de religion musulmane.

(2) FROELICH J.-C., ALEXANDRE P., 1960, p.263

Nous avons donc affaire à de la politique et non à l'héritage d'un vieux fond culturel, à une construction relativement récente et non au surgissement anachronique de forces occultes. De là, l'intérêt pour nous d'avoir pu observer les acteurs sociaux dans leur pratique rituelle car la journée fut, en définitive politique: ce qui en ressort c'est non seulement le rôle fonctionnel des intronisateurs du roi, libérant à coups de machette l'âme du cheval, mais aussi la formidable affirmation des gens de Tchalo. Le fonctionnalisme qui explique la correspondance mutuelle des croyances et des actes rituels (ou les hiatus éventuels), risque ici de passer à côté de l'essentiel. La tradition est toujours vécue, dans ses moments forts, comme un événement engageant une reproduction sociale. Qu'un rite ne soit plus accompli, et c'est tout un pan de l'édifice social qui se trouve remis en cause ... En d'autres termes, le destin du cheval du roi est non seulement un enjeu métaphysique, mais aussi politique: les gens de Tchalo sont-ils encore aujourd'hui les vrais intronisateurs du souverain kotokoli ? A eux de le prouver, de convaincre leurs compatriotes ...

Paisibles villageois, ils s'acharnèrent à cette démonstration publique, affirmant leur puissance afin d'être crédibles aux yeux de tous. Eux qui, comme tous leurs concitoyens, aiment les chevaux n'hésitèrent pas un instant à dépecer le cheval qu'on leur mit entre les mains.

L'étude des institutions politiques traditionnelles kotokoli nous confirme l'importance de cet enjeu. Peut-être plus que d'autres constructions politiques, celle de Tchaoudjo reste fragile, comporte le risque de déviations. L'histoire est là pour montrer le bien fondé des craintes que les responsables coutumiers sont les premiers à ressentir.

Kpâgalam fut le premier village créé en plaine par un ressortissant du clan mola, descendant de l'ancêtre Gadao (1) et originaire de Tabalo, Ouro Dam. Très vite, semble-t-il, d'autres ressortissants mola opérèrent le même glissement en plaine, toujours à partir du même village d'origine, aboutissant à la formation d'autres unités résidentielles telles que Daabara (2) et Paratao. L'ensemble de ce mouvement migratoire, immigrés venus directement de Tabalo et leurs descendants, donna naissance, dans un premier temps, à sept villages : Kpâgalam, Tchavadé, Koma, Daabara, Paratao, Yélivo et Brini.

La fin du règne d'Ouro Dam, qui semble avoir exercé une certaine autorité sur toute cette zone d'immigration, fut marquée par un rejet de la tutelle de Kpâgalam. Les traditions orales mentionnent les mauvais traitements que le chef faisait subir à ses sujets. On raconte par exemple comment, sur le marché, le messager du chef vous plantait sa lance dans le pied sans crier gare, puis, sur ce, vous demandait de vous reculer afin que vous lui manifestiez le respect dû à sa fonction. Il serait naïf de prendre de tels récits pour argent comptant. Ils sont contemporains de ceux de Nuatja où un roi éwé avait entrepris de faire édifier une muraille en terre. Par sadisme, ce roi aurait fait mettre des épines dans l'argile que ses sujets pétrissaient de leurs mains !

Nous sommes en présence dans les deux cas d'une mutation politique d'importance comportant un dépassement de l'ordre clanique. Alors que l'aîné clanique n'exerce son commandement qu'auprès des membres de son groupe familial, le chef, quant à lui, affirme une autorité en termes directement politiques sur une population hétérogène, pluriclanique. Les clans éwé préférèrent reprendre leur liberté plutôt que de construire une cité selon le modèle yoruba. Dans le cas kotokoli, l'enjeu était un commandement s'étendant sur plusieurs unités villageoises. Les actes sadiques rapportés par les traditions orales sont en fait des rumeurs soigneusement entretenues, qui expriment les résistances aux contraintes inhérentes à tout renforcement d'un pouvoir central. Certains Kotokoli en rajoutent en avançant que les gens de Kpâgalam, s'étant rendus odieux lors de leur commandement, n'ont désormais plus droit à détenir la chefferie de Tchaoudjo; ce qui est de bonne guerre pour évincer un concurrent !

(1) BARBIER J.-C., 1983, b.

(2) Katambara selon les cartes de l'I.G.N. et l'Administration.

La tutelle de Kpâgalam n'étant plus acceptée, il fallut rechercher une solution pour maintenir néanmoins la cohésion sociale des Mola immigrés dans la plaine. Il semble en effet qu'un consensus s'était affirmé entre eux afin de présenter un front commun aux attaques éventuels, les populations s'étant exposées assez loin en avant des massifs montagneux. Il s'agissait aussi pour celles-ci d'être partie prenante dans le commerce qui commençait à s'organiser entre les cités haoussa et le royaume ashanti. La constitution d'une grande chefferie, celle de Tchoudjo, répondait à ces objectifs, du moins fallait-il trouver un compromis entre la nécessité d'un pouvoir central au-dessus des unités villageoises et l'indépendance traditionnelle de celles-ci.

Pour cela, les Mola requérèrent l'arbitrage des Daro, montagnards qui habitaient alors le village de Ndé-ngône, non loin de l'actuelle chefferie de Fazao, au sud-ouest de l'ancien emplacement de Tabalo. Depuis, une partie de ces Daro sont venus s'installer à Tchalo, à huit kilomètres au sud de Sokodé, où ils servent les Mola pour toutes leurs activités rituelles telle une femme doit servir son mari (1).

La solution qui fut trouvée est en continuité avec les institutions politiques antérieures, bien que l'échelle ait changé de grandeur: de même qu'à l'intérieur d'un village, le chef est choisi successivement parmi les grandes familles qui composent le segment clanique fondateur, de même le chef de Tchoudjo sera pris dans les sept villages immigrés selon un ordre tournant. A chaque nouveau règne, les villages "royaux" présentent des candidats et les Daro de Tchalo font leur choix de façon à ce que le nouveau souverain soit d'un autre village que celui de son prédécesseur. Le chef d'Adjéidê, considéré comme frère cadet de celui de Tchoudjo, doit ensuite confirmer ce choix. Il en résulte que Tchoudjo a un souverain, mais sans dynastie (ce n'est pas quelqu'un de sa propre lignée qui lui succèdera), ni palais (la résidence royale changeant à chaque règne) et par conséquent sans capitale fixe. Le centre de l'unité politique ainsi formée est, pour reprendre l'expression de P. Alexandre, une heptapole (2).

(1) Au dire des gens de Tchalo eux-mêmes.

(2) ALEXANDRE P., 1963, p.247.

Mais les Daro de Tchalo ont-ils les moyens de leur politique d'arbitrage ? Leur village n'est pas plus important que les autres communautés rurales de la région (1) et leurs activités économiques ont toujours été des plus courantes.

C'est à l'occasion de l'enterrement du chef défunt, de ses dernières funérailles, puis de l'intronisation d'un nouveau souverain, que les Daro de Tchalo doivent manifester leur puissance, non pas au moyen d'une force militaire qu'à l'évidence ils n'ont pas, mais en ayant recours aux forces surnaturelles.

Les risques de déviation du système sont en effet importants, un village détenteur du pouvoir ayant tendance à vouloir le garder. Cette crainte n'est pas vaine puisqu'elle s'est concrétisée à la fin du siècle dernier lorsqu'Ouro Djobo Sêmo voulut modifier les institutions afin que sa charge restât au sein du village de Paratao. Il se fit construire un palais royal qu'on peut encore visiter aujourd'hui, où se succédèrent effectivement cinq autres souverains de Tchaoudjo. Les rois de Paratao s'appuyèrent pour cela sur les commerçants et les artisans récemment immigrés (les Egoma), sur l'islam, puis sollicitèrent l'intervention des Allemands pour mettre un terme à une rébellion endémique de la vieille société tèm : conflits avec Brini (vers 1880), Alédjo-Kadara (vers 1885), Boulohou et Djérêkpannga (1897), Tchavadé, Jélivo, etc... Les choses rentrèrent dans l'ordre en 1949, lorsque le candidat de Koma, Issifou Ayéva, reçut le titre suprême d'Ouro-Esso.

Les guerriers de Tchalo, par leur comportement inhabituel : visages peints de noir, habits féminins, massacre d'un cheval, mastication de viande crue, etc., signifient à tous qu'ils sont en quelque sorte au-dessus de la loi. En se couvrant d'amulettes, en édifiant un tertre porteur du breuvage diquêlê et en absorbant ce liquide, ils dévoilent publiquement d'où provient leur force.

(1) 1 364 habitants en 1970, 2 228 en 1981 suite à l'implantation de fermes kabyè à proximité.

Leur action, ce jour-là, est décisive. En permettant à l'âme du cheval du roi de rejoindre l'âme de son maître, ils invitent le défunt à s'éloigner définitivement, ils tournent la page avec la plus grande fermeté: le successeur d'Issifou Ayéva ne sera pas un originaire de Koma, mais sera pris dans un autre village. En exhibant avec cruauté et sadisme leur violence, ils préviennent une autre violence assurément plus redoutable: celle d'une guerre civile toujours potentielle entre villages prétendants (1). Leur acharnement sur le cheval du roi apparaît en définitive comme une violence préventive, un acte nécessaire. Dans un contexte étatique où les nominations des chefs supérieurs transitent par l'administration territoriale et les plus hautes instances présidentielles, on peut, de surcroît, voir dans la violence des intronisateurs une affirmation de leurs droits traditionnels: ils existent toujours et c'est à eux que revient le droit d'arbitrage.

Je suis retourné, depuis ce samedi 26 mars 1983, dans le village de Tchalo où je peux m'honorer de l'amitié du chef. Le village était paisible et les gens vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Seul le reflet mat d'un oeuf d'autruche juché sur le toit de la mosquée, à l'entrée du village, prévient le visiteur qu'il est près d'un lieu du pouvoir.

(1) Ce genre de guerre ne peut évidemment plus se déclarer dans le contexte actuel, mais un chef non reconnu par les autres villages serait vite paralysé dans ses activités.

J.-C. BARBIER
sociologue ORSTOM
Lomé, 1983

Tabl.1 - Liste des chefs de Tchaoudjo

	nom du souverain	village d'origine	dates des règnes
1	Agoro Dam	Kpâgalam	
2	Bangana	Tchavadé	
3	Takpara	Katambara	
4	Akoriko	Koma	
5	Koura	Brini	
6	Djôbo Sêmo	Paratao	(vers 1880 - vers 1888)
7	Tcha Djôbo	"	(vers 1889 - 1901)
8	Tcha Godémou	"	(vers 1902 - 1911)
9	Bouraïma	"	(vers 1912 - 1923)
10	Anyôrô	"	(vers 1924 - vers 1947)
11	Issifou Ayéva	Koma	(1949 - 1980)

Références bibliographiques des ouvrages cités :

- ALEXANDRE P., 1963 - "Organisation politique des Kotokoli du Nord-Togo" - C.E.A., tome 4, n°14, pp.228-274.
- BARBIER J.C., 1983,a - La gardienne de l'âme du roi - Lomé, ORSTOM, 6 p.
- 1983,b - Gadao ou le retour à l'authenticité - Lomé, ORSTOM, 9 p.
- FROELICH J.-C., ALEXANDRE P., 1960 - "Histoire traditionnelle des Kotokoli et des Bi-tchambi du Nord-Togo" - Bulletin de l'IFAN, tome XXII, série B, n° 1-2, pp.228-274.
- NJOYA (Sultan), 1972 - Histoire et coutumes des Bamum - traduit du bamoum par H.MARTIN, Douala, IFAN, 271 p., coll.Mémoires de l'IFAN, série populations,n°5.
- VERDIER R., 1982 - Le pays kabiyè, cité des dieux,cité des hommes - Paris, Karthala, 215 p.

Ce jour-là, le fils aîné du roi, Fousséni Ayéva, régent de Tchaoudjo, en attente de la nomination d'un nouveau souverain, offrit un boeuf en sacrifice à l'ancêtre fondateur de la chefferie: Ouro Dam.

Ouro Agoro Dam, descendant de Gadao, l'ancêtre prestigieux des membres du clan mola, après avoir quitté Tabalo, le village de montagne où il venait de passer sa jeunesse, s'installa dans la plaine à proximité d'un bosquet d'arbres appelés kpâgalam. Il emprunta ce nom d'arbre pour nommer la chefferie qu'il venait de fonder et qui allait devenir constitutive, avec six autres villages, de la grande chefferie de Tchaoudjo, centre de gravité d'un ensemble politique plus vaste qui fut, au XIXème siècle, un important royaume.

Sur ses vieux jours, Ouro Dam se fit construire une case en pierre au piémont septentrional d'un monticule rocheux qui, sur la rive gauche de l'Ata, surplombe l'actuelle ville de Sokodé. Là-haut, Agouwōn, l'un des génies protecteurs de la chefferie Kpâgalam, règne en silence. On lui offre chaque année un poulet, après que les cérémonies en l'honneur d'un autre génie protecteur, Wékpwéou, aient été effectuées en bonne et due forme.

C'est au pied de ce monticule, au lieu-dit "Modjolobo", qu'Ouro Dam élit son dernier domicile. Aux yeux de son entourage médusé, il entra dans la case qu'il venait de faire édifier. Il y entra et n'en ressortit point. Il disparut ainsi aux yeux de l'assistance, devenu invisible comme le sont les génies protecteurs à qui on sacrifie ^{quantité d'} animaux domestiques. Ouro Dam n'est pas mort puisque son corps n'a pas été enterré au cimetière réservé aux chefs, par conséquent ^{il est} toujours vivant.

On peut aisément le consulter en lui apportant une pintade blanche et un peu de bière de mil (ou à défaut de la bière de fabrication industrielle), et en requérant les services d'un médium (téé en parler tém). Le gardien du lieu sacré ⁽¹⁾ doit toujours être présent lors de la consultation. Celle-ci est d'un prix modique: 200 fr. pour commencer la séance, 500 fr. après qu'Ouro Dam ait eu donné son avis, empruntant le corps du médium pour s'adresser au consultant

(1) lézo ndo

Le médium officiant dépose la bière et la pintade à proximité d'un cône de terre comportant un orifice à son sommet afin qu'on puisse y verser la bière et le sang de l'animal sacrifié. Il avertit ainsi l'ancêtre que quelqu'un vient le solliciter. Puis, il s'installe dans la pièce aménagée pour la consultation, dépose plusieurs peaux de boeufs superposés sur le sol, et y centre un tabouret sculpté sur lequel il s'assied. Après qu'il se soit enquis du désir du consultant, le médium frappe deux petites clochettes de fer l'une contre l'autre selon un rythme très rapide. Les yeux mi-clos, bercé par cette musique insistante, il invoque l'ancêtre. Son corps est saisi de frissons, puis d'un tremblement continu. Il tourne sur son siège comme une boussole en quête de la bonne direction. Ses tremblements s'intensifient, le rythme de ses clochettes s'accélère, ses appels se font plus précipités, la sueur perle abondamment de tout son corps. Il s'arrête enfin, essoufflé. Le gardien du lieu le chausse de sandales. L'ancêtre est là, qui a pris possession de son corps. Il va parler, répondre aux questions du consultant. L'ancêtre est là, sur son trône, isolé du sol en terre battue par plusieurs peaux de boeufs, chaussé de sandales. Les personnes présentes, pieds-nus, ayant laissé dehors tout habit de couleur rouge qui aurait pu indisposer l'ancêtre, retiennent leur souffle.

Ouro Dam parle par la bouche du médium, dans un jeu de questions-réponses avec le consultant.

La consultation terminée, le médium reprend le rythme saccadé de ses clochettes, est de nouveau saisi de tremblements, puis, d'un mouvement brusque, projette au loin ses clochettes par la porte d'entrée. L'ancêtre est reparti.

Le médium pénètre alors seul dans la cour intérieure qui précède la case d'Ouro Dam, tranche la gorge de la pintade, puis la jette, par dessus la murette, du côté extérieur où se tient l'assistance. L'animal se débat sous la douleur subite pendant qu'il se vide de son sang. Il cherche à fuir désespérément, tendant le cou dans un effort ultime, puis se fige. La direction prise par l'oiseau durant sa brève agonie, donne le sens de la réponse de l'ancêtre. Vers l'ouest, c'est à dire vers le village de Tabalo d'où vient l'ancêtre fondateur de Kpégalam, signifie

que la chance est avec le consultant. Le nord n'est pas non plus une mauvaise direction. Par contre, le sort est contraire si l'oiseau s'acharne malencontreusement, lors de son ultime sursaut, au pied de la murette qui entoure le cône de terre où se font les libations (1).

Le mardi 22 mars 1983, ce ne fut pas une modeste pintade qu'Ouro Dam reçut en sacrifice, mais un boeuf ^{bien gras} accompagné de tous les chefs des villages de Tchaoudjou de leurs représentants.

Notre héroïne était dans l'assistance, sans doute quelque peu anxieuse de savoir si le roi défunt allait bien confirmer son choix. Il arrive en effet que le mort choisisse une autre personne avec autant d'impromptu, selon des critères tout à fait subjectifs, l'amitié ne se raisonnant pas.

L'âme du souverain défunt se manifesta de nouveau en elle et c'est en tant que personne royale qu'elle fit le chemin du retour, jusqu'au palais d'Ayéva Issif^{ou}, au quartier de Koma, habillée de vêtements masculins, coiffée de la chéchia rouge des chefs et montée sur un cheval fringant. C'est un joyeux cortège de joueurs de tambours, de guerriers brandissant leurs armes blanches, leurs arcs et flèches, de femmes chantant des encouragements et d'enfants à la fête, qui, ce jour-là en fin d'après-midi, ^{l'accompagna} traversant toute la ville de Sokodé, du nord au sud, en suivant la route internationale.

Un parasol tournoyait au dessus de la gardienne de l'âme du roi, selon la grande tradition des souverains des côtes du Bénin.

La fête annuelle de Gadao eut lieu le lendemain matin. Un cortège semblable se reforma, encore plus dense et plus animé, selon le schéma habituel suivant : une rangée de gardes de la Préfecture précède ^{le cortège} d'une dizaine de mètres, sur toute la largeur de la chaussée ; ouvrent le cortège proprement dit un gaillard bien décidé, levant en l'air un coupe-coupe en guise de drapeau, et un jeune homme tenant droit sur ^{sa} tête un carquois ceint d'une étoffe et rempli de flèches ; derrière eux, les joueurs de tambour vont de l'avant, à pas rapides, immédiatement suivis par des femmes qui, de leurs chants, encouragent les guerriers : ceux-ci brandissent armes blanches et gourdins ; sur deux rangs, superbes et impassibles, viennent ensuite les cavaliers dont les chevaux, fastueuse -

(1) L'enceinte est construite de telle façon, qu'elle offre son unique ouverture à la fuite éperdue du volatile, ouverture qui correspond à la direction positive.

ment harnachés, piaffent d'impatience; enfin, immédiatement derrière la croupe des chevaux, une joyeuse cohorte d'enfants des deux sexes mimait fièrement le combat avec bâtons et tiges de mil, courant à qui mieux mieux.

Le même parasol tournoyait au-dessus du cheval du roi, cette fois-ci sans cavalier puisque, depuis deux ans, la fête de Gadao est célébrée sans souverain. Un jeune homme, à pied, guidait le cheval, encadré de tous les cavaliers de Sokodé présents pour la parade. Lorsque le cortège atteignit le palais d'Issufu Ayéva, à Koma, la gardienne de l'âme du roi fit signe au jeune homme qu'il pouvait, au nom du roi, monter le cheval. D'un saut, celui-ci enfourcha sa monture, lui fit faire une brusque volte-face et prit la direction du stade où devaient se dérouler les festivités.

Le pont de Koma fut franchi à vive allure et la fête dura toute la journée.

Deux jours plus tard, la gardienne de l'âme du roi assista aux dernières funérailles de celui qui l'avait choisi^o entre tous ses sujets. Entourée d'autres femmes, elle trôna en permanence dans la cour du palais ou dans une pièce attenante, représentant la personne royale, habillée en conséquence de vêtements masculins et portant la chéchia rouge des chefs. Peu de temps après que les ancêtres eussent été invoqués en frappant d'un marteau de bois les tambours gémellaires, sô, l'assistance commença les lamentations, pleurant sincèrement un souverain aimé qui régna longtemps et qui sût maintenir vivante la grande tradition des chefferies tém.

C'est dans cette ambiance extrêmement émotive que la gardienne de l'âme du roi tomba en transe, révélant l'endroit où le défunt avait caché certaines de ses affaires. On y découvrit rien dès l'abord, mais la gardienne réitéra ses dires et, finalement, on ramena un objet de petite dimension du fond d'une cantine. Mieux que quiconque, elle peut en effet connaître les secrets du roi défunt, indiquer aux héritiers les affaires que leur père avait omis de leur signaler.

Pendant les deux jours que durèrent les funérailles, elle resta au palais, recevant tous ceux qui voulaient, par son in-

termédiaire privilégié, demander un dernier conseil au vieux roi défunt. Et ils étaient nombreux à venir auprès d'elle.

J.C.BARBIER, sociologue
Lomé, ORSTOM, 1983

Barbier Jean-Claude (1983)

Etudes Kotokoli : Gadao ou le retour à l'authenticité, la mort du cheval du roi ou la violence préventive, la gardienne de l'âme du roi

Lomé : ORSTOM, 35 p. multigr.